

Jacques Folch-Ribas

P A C O

roman

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2011
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada*

Folch-Ribas, Jacques, 1928-

Paco

ISBN 978-2-7646-2084-7

I. Titre.

PS8561.O4P32 2011 C843'.54 C2010-942689-4

PS9561.O4P32 2011

ISBN PAPIER 978-2-7646-2084-7

ISBN PDF 978-2-7646-3084-6

ISBN ePUB 978-2-7646-4084-5

Pour Beatriz

*La chanson que je ne dirai jamais
s'est endormie à mes lèvres...*

LORCA

Comment voulez-vous que je commence? Je veux dire où, à quel moment? Au début de cette histoire, il y avait un village, n'est-ce pas? — Oui, mais commencez donc par cette petite fille, plutôt, cela me ferait plaisir...

Elle se nommait Encarnación. Paco trouvait ce prénom étrange, dont le sens lui échappait. — Le mot *chair*, tout de même, qui me faisait rêver... Cette chair toujours cachée sous les jupes et les blouses. Je regardais Encarnación, qui ressemblait aux autres filles et me fascinait comme elles... Peut-être davantage? Au village, on la nommait *Carna*, voilà tout.

Carna allait à l'école de filles tenue par les sœurs. En face de celle des Jésuites, pour les gar-

çons, de l'autre côté de la rue de terre et de sable. À une heure après midi, il fallait que les mamans ne soient pas encore arrivées pour que l'on puisse approcher les plus petites élèves. — Je trouvais cette Carna très jolie, les yeux fouilleurs toujours en mouvement. J'avais bien vu qu'elle m'avait regardé, plusieurs fois. Je finis par trouver le moment précis, je courus à elle : un parfum que je pris pour celui des violettes qui parfois poussent sauvages au milieu des broussailles de la colline, je lui donnai un baiser et, vite, je reculai. Car toujours ce Padre qui, d'en face, me jetait un œil aussi noir que la soutane et pointait vers moi son doigt vengeur. La peur me prenait, elle me faisait trembler. Il allait le dire à mon père, voilà qui était certain.

Ce qu'il ne savait pas, le Padre, c'est que le père de Paco allait beaucoup rire, et, redressant ses lunettes sur le nez : « Mon fils, tu devrais attendre encore un peu avant d'embrasser une fille, réfléchis, elle va raconter cela aux autres, tu seras ridiculisé, tout le Village sera contre toi, on te montrera aux chiens pour qu'ils aboient et se jettent sur toi. La bronca, le tollé. Je te trouve bien précoce. — Que signifie ce mot ? — Sans dire que les parents seront prévenus, et le curé. Ou alors, pos-

sible aussi, elle va te coller aux fesses, chaque fois un regard aguichant et la langue tirée. Elle ne te lâchera plus. Et si tu en rencontres une autre ? Plusieurs autres ? L'on ne s'engage pas ainsi dans la honte et la servitude d'une femme... »

Le père de Paco était un mécréant malgré son air de fils de famille, hidalgo-fils-de-personne, de l'avis du Village. Et se moquant de tout le monde ! « L'aîné des Cardona, on sait bien... Les Cardona, bons ou mauvais, finissent toujours par tourner mal. Vous verrez. » Le lendemain, chacun savait : Paco, le petit-fils des Cardona, avait donné un baiser à Carna, celle de chez *Bistec*. — Oui, on donnait un surnom à chacun. *Bistec*, c'était le boucher.

Les commères rirent beaucoup : « Vous pensez ! Un Cardona, même petit, c'est effronté. Mal élevé. » Carna fut battue par son père, les garçons se ruèrent sur Paco, à coups de poing, à coups de pied, ils lui jetèrent des pierres. Plusieurs blessures à la joue, aux jambes. « Voilà ce que je craignais, dit son père, la jalousie, l'envie, voilà la violence, elle n'a pas d'âge, elle est éternelle. » Et sa mère : « Ils sont laids, regarde-les bien, ils sont stupides et

cruels. La laideur est méchante... » — C'est vrai, je les trouvais laids. Leurs visages avec des yeux froids, secs, qui semblaient regarder derrière moi. Les vêtements sales qui flottaient autour de leurs corps desgairats, c'est un adjectif dans les dictionnaires de Grand-père, c'est sans élégance, c'est disloqué, c'est vulgaire. Ils étaient violents, ils voulaient toujours faire du mal à quelque chose ou à quelqu'un. Même quand on jouait ensemble. Et après, ils riaient, j'avais peur d'eux. Ils étaient sauvages, comme ces chiens errants dans les rues du village ou les chemins de la campagne, il fallait s'écarter pour ne pas être mordu, jeter des pierres contre leurs aboiements enragés. Mon ventre se retroussait, rapetissait, c'est ainsi que ma peur a commencé. Je fuyais, je sentais les battements de mon cœur. Je suis un capon, voilà, cela m'a suivi toute mon enfance, et laissez-moi tranquille.

Son père : « Pourquoi as-tu peur ? » Sa mère : « Il a peur des hommes, il me ressemble. Cet enfant est malade comme moi, il n'est pas neurasthénique, il n'est pas triste, il est seulement trop sensible. La peur est comme la faim qui règne ici, elle surgit l'on ne sait d'où, elle se met à dévorer le corps, l'on ne pense plus qu'à elle. — J'espère, dit

son père, que tu n'as pas répliqué. » — J'en rêvai plusieurs nuits, je donnais des coups de pied et des coups de poing sur mon lit, et ensuite j'avais honte de moi.

Mais Paco réussit un jour à convaincre la petite fille : « Carna, tu viendras aux caroubiers ? Je serai là, après deux heures, à la sieste. » Les caroubiers sont des arbres hirsutes et nonchalants qui laissent pendre leurs gousses couleur de terre noire pour souiller le sol rouge. La terre à caroubes, c'était à la sortie du Village, près de la mer. Paco, Francesc, Francisco, il serrait la petite Carna contre lui. Il humait le parfum de cuir de ses cheveux. Il lui couvrait le visage de baisers. Il sentit monter dans son corps une force violente, que ses muscles durcissaient, qu'il se vidait entre les jambes, quelque chose de gluant coulait sur sa cuisse. Carna s'écarta de lui et s'enfuit. — Pourquoi donc ? Avait-elle peur, elle aussi ?

Ce village, que vous nommerez *Le Village*, si vous le voulez bien, c'est le seul lieu que je connaissais, j'y suis né, j'y ai vécu enfant, je ne l'ai pas aimé beaucoup et j'ai cru que dans ce pays que vous allez

nommer *Le Pays*, s'il vous plaît, je vous en prie, je ne veux pas même entendre son nom, tous les villages étaient semblables à lui : la même laideur dont parlait ma mère, la même violence dont parlait mon père. Mais j'aimais la campagne qui l'enveloppait de soleil, les terres rougeâtres plantées de vignes, de caroubiers, d'oliviers, de chênes-lièges, de rouvres, et de ces cañas qui ressemblent à des bambous nains, j'avais cherché leurs noms dans les livres, leurs histoires, d'où ils venaient... Dans ce pays qui fut le mien, les gens parlaient une langue brutale, sèche, que l'on enseignait du bout des lèvres à l'école, on l'appelait parfois un Patuès, un Idioma, ces mots dont les dictionnaires donnaient des définitions qui n'expliquaient rien. Ainsi nous la parlions, à la maison que l'on nommait *La Grande Maison* : mes grands-parents, mes parents, et au village les ouvriers, les paysans, les pêcheurs, les commerçants, y mêlant d'autres mots d'une autre langue, celle du Pays, que certains disaient très célèbre, pourtant moins ancienne que la nôtre.

À l'école, il y avait les deux façons de parler, défendues par deux Pères différents, l'un qui disait : « La langue du Pays est la vôtre, petits sauvages qui la massacrez ! », l'autre qui m'appelait Francesc et nous enseignait, disait-il, la « Langue de notre Peuple »... Les deux jésuites ne s'aimaient

pas beaucoup, c'est du moins ce que nous comprîmes vite à leurs regards de feu, leurs haussesments d'épaules, et parce qu'ils ne s'adressaient jamais la parole... Et Grand-père disait : « Notre langue, c'est notre Histoire, notre amour et notre poésie. Et il faudrait l'abandonner ? Souviens-toi qu'il se trouve chez les Anglais la tombe d'une vieille dame où il est écrit sur une dalle de pierre : Ci-gît la dernière personne qui parla le *cornish*. N'est-ce pas horrible ? Voilà comment meurent les civilisations. »

Pour Paco, rien n'était plus attirant que la mer. Il contemplait les galets sur la plage, il y en avait de ronds, presque parfaitement ronds, qui roulaient facilement sur le sable, poussés de tous côtés par les vagues. Ceux-là, frappés l'un contre l'autre, donnaient une étincelle et toujours cela sentait le feu, ou le soufre. D'autres pierres plus rugueuses avaient des couleurs de terre, d'algue, ou des éclats brillants comme du verre, leurs couleurs s'éteignaient vite, en séchant. Des morceaux de roche rendus fous par les mouvements de la mer. Paco contemplait ces bouleversements, ce désordre, cette mêlée confuse de sable, de cailloux, de pierres, d'eau. Un soir, son père l'avait surpris ainsi, au

bord des vagues, immobile, hébété, les yeux perdus. — Il m'a dit, de sa voix douce et calme : « Regarde bien, cela se nomme el Caos... Il n'y a pas de cause, il n'y a pas de raison, il n'y a que le hasard seul qui puisse produire un pareil désordre, et c'est l'image de la société des hommes... Il y a une théorie sur le hasard, une autre sur le chaos, tu étudieras cela plus tard. Tu trouveras ce mot, Chaos, dans les livres de Grand-père. Viens, il faut rentrer pour manger. »

Le matin, très tôt, le soleil encore bas sur l'horizon, les marins pêcheurs traînaient les bateaux sur la grève avec des cris d'effort, rythmés, sauvages, des aboiements saccadés. Son père disait : « Regarde-les bien, mon garçon. Ce sont des brutes, des brutes tendres. Ils travaillent comme des animaux, lorsque le soir tombe ils sortent leurs barques et les traînent aux vagues, ils allument les lamparos, cela attire le poisson. Ils vont pêcher toute la nuit, pour tout repas un bout de pain salé, huilé, et quelques olives. Ils vont rentrer au matin, les villageois les attendront pour acheter leur poisson, à grands marchandages... Ils gagnent si peu d'argent qu'ils ont à peine de quoi donner à manger aux enfants, de quoi payer le pain pour la nuit, les

olives ils les volent souvent toutes vertes, aux arbres. Dans ce pays, tout le monde meurt de faim. Sauf quelques riches : regarde le joli teint rose des jésuites et les gros muscles bien nourris des capitaines de l'armée et de la police, tandis que notre pauvre petit curé a la peau diàfan. — Quel est ce mot? — ... et les yeux creux, comme nos petits soldats qui sont plus maigres que leurs fusils. » Je voyais bien que mon père était indigné, je me demandais ce qu'il voulait dire : Des brutes tendres... « C'est qu'ils aiment chanter des chansons emplies de sentiment, le soir chez eux dans leurs cabanes et sur leurs bateaux, et jouer aux marins avec leurs enfants, c'est tout ce qu'ils peuvent faire. »

Ces chansons-là plaisaient à Paco. Elles parlaient d'amour, de l'amour d'un homme pour sa mère, de sa mère pour lui, du malheur de n'avoir pas encore trouvé une femme... *Mes bras sont la mer où tu es cachée... Je te cherche chaque jour et chaque nuit... Où es-tu, âme de ma vie...* Des chansons emplies de larmes, mais si belles, qui parlaient de la peine d'avoir perdu l'amour par la faute d'une autre femme ou d'un autre homme qui, toujours, nous avait abandonnés... Tu es mon désir, Ma beauté sublime... Femme, femme,

amour de mon cœur, Loin de moi... Il trouvait aussi dans les poésies qu'il découvrait à la bibliothèque de son grand-père de magnifiques descriptions de la beauté des femmes et du malheur toujours attaché à elles, des poèmes qui le troublaient et qu'il se récitait à voix basse, s'efforçant de les retenir.

Il semblait à Paco que les filles le fuyaient, lui, en personne. Il en parlait aux autres garçons, ils se moquaient : « Nous aussi, disaient-ils, qu'est-ce que tu crois ! Les filles ont peur, peur de leurs parents qui les surveillent, peur du curé, et aussi peur de nous. Les filles sont lâches, alors que nous sommes braves, courageux et forts comme des taureaux de combat. » — Je n'étais pas convaincu, étais-je brave, courageux, fort ? Je savais bien que non.

Lorsque le soir devenait violacé, Paco allait au bord de l'eau. Il aimait contempler la mer, surtout les jours qu'elle était mauvaise. Elle rugissait sur les galets, elle bondissait contre un rocher, elle se calmait un peu pour revenir encore et emplir les oreilles de chuintements. D'autres fois, l'on

n'entendait plus qu'un murmure indécis qui montait vers le ciel mauve.

Un soir, près de la plage, à côté des cañeras que l'on appelait aussi des Bambous d'Inde, les Gitans avaient établi leur camp. Ils veillaient autour d'un feu et chantaient à la guitare. Elle était dans le cercle des bohémiens. Elle dansait, s'éloignait, revenait. — Je l'avais déjà rencontrée dans les rues du Village, faisant la quête et proposant aux passants de leur lire les lignes de la main : « L'avenir, l'avenir, monsieur ! Je vois tout, je sais tout, je suis sainte Anne. — Fiche-moi la paix, la Gitane ! — Sinon, je vous jette le mauvais sort ! » Avec les deux doigts tendus en forme de fourche. Les yeux, elle visait les yeux. Le bonhomme haussait les épaules et s'éloignait, vite. Quant aux femmes, toujours vêtues de longs vêtements sombres qui flottaient autour de leurs corps maigres, lorsqu'elles croisaient la petite Gitane, elles lui criaient : Sauvage ! Sin vergüenza ! La honte sur toi, avec ta sainte Anne ! On disait que la petite était plus mauvaise encore que les grandes et longues bohémiennes vêtues d'immenses linges de couleurs vives traînant à terre salis de poussière, drapées d'écharpes et toujours un panier au bras. Je m'en moquais, moi, c'est elle qui m'attirait. Ce